

—J'ôte mon tablier, je passe une redingote et je cours..

—En revenant vous enlèverez l'écriteau.

—Oui, monsieur, avec empressement.

Fabrice mit deux louis dans la main du brave homme enchanté, et rejoignit M. Delarivière et Edmée.

—Cher oncle, dit-il, c'est fini... Vous êtes chez vous.

—Plaise à Dieu, répliqua le vieillard, que nous soyons bientôt tous réunis dans cette maison... Nous y pourrions être bien heureux...

—Maintenant, père, fit la jeune fille d'une voix suppliante, nous allons à Auteuil, n'est-ce pas ?

—Tu le veux décidément ?...

—Oui... oh oui... je le désire avec ardeur... D'ailleurs tu l'as promis...

—Chère mignonne, il eût été plus sage d'attendre à demain, mais que ta volonté soit faite !

On remonta en voiture, et le cocher reçut l'ordre de toucher à Auteuil, rue Raffet.

Le landau gagna l'avenue de Madrid par la rue du Bois-de-Boulogne, traversa le bois jusqu'à la Muette, suivit le boulevard Suchet, franchit la passerelle du chemin de fer qui se trouve en face du bastion-caserne No 61, et s'arrêta devant la maison de santé du docteur Rittner.

Pendant le trajet de Neuilly-Saint-James à Auteuil, pas une parole n'avait été échangée entre nos trois personnages, absorbés dans une rêverie dont l'entrevue prochaine était le sujet.

M. Delarivière se sentait profondément triste.

Il se reprochait de n'avoir eu ni la force, ni le courage de résister au désir d'Edmée. Il craignait une secousse terrible, et dangereuse peut-être, pour l'enfant dont il connaissait la nature de sensitive. Il redoutait pour lui-même l'émotion poignante qu'allait lui causer la présence de cette femme adorée et perdue, de cette morte vivante qui ne le reconnaîtrait pas et dont, malgré tout, il osait à peine espérer la guérison.

Edmée craignait que le docteur, sourd à ses supplications, insensible à ses larmes, ne refusât de lui laisser voir sa mère...

Les craintes de Fabrice étaient d'une nature bien différente.

—Tout est possible ! se disait-il. Une grande émotion a causé la folie, une grande émotion peut la guérir... C'est de l'homéopathie morale... Si la vue d'Edmée allait produire sur Jeanne un résultat pareil, si la raison lui revenait, tous mes projets seraient entravés... anéantis peut-être...

Et il maudissait à la fois la ferme volonté de la jeune fille et la faiblesse du vieillard.

Le concierge ouvrit la grille, les visiteurs franchirent la première enceinte et se trouvèrent dans le jardin.

L'aspect de ce jardin et celui des pavillons que nous avons précédemment décrits étaient frais et gracieux et ne pouvaient inspirer de pensées sombres. Edmée cependant sentait son cœur serré ; un trouble profond l'oppressait ; une sensation toute physique lui faisait croire que l'air respirable manquait à sa poitrine haletante.

Les deux hommes et la jeune fille furent introduits dans le salon d'attente que nous connaissons, et un coup de timbre apprit à Frantz Rittner qu'on y réclamait sa présence.

Il arriva presque aussitôt et fronça le sourcil en voyant Fabrice accompagné de son oncle et de sa cousine ; il avait été convenu la veille, on s'en souvient, que Fabrice, ce jour là, viendrait seul.

—Notre présence vous étonne, monsieur... dit vivement le jeune homme.

Le docteur, après avoir salué, répliqua :

—En effet, je ne comptais aujourd'hui que sur vous... J'avais prié M. Delarivière d'attendre au moins deux jours avant de revenir...

—C'est vrai, reprit Fabrice, et cette recommandation était faite, nous le savons, dans l'intérêt de notre chère malade, mais tous les raisonnements ont échoué devant le désir impérieux, irrésistible, de ma cousine qui, séparée de sa mère depuis deux ans et brûlant de la revoir, n'admet aucun obstacle et n'accepte aucun retard... Nous avons dû céder...

Frantz Rittner s'inclina devant la jeune fille, qu'il examina curieusement.

—Votre impatience est légitime, mademoiselle, répondit-il, je suis désolé, je vous l'affirme, de ne pouvoir la satisfaire.

Edmée attacha sur le docteur ses grands yeux pleins d'angoisses.

—Vous ai-je bien compris, monsieur ? balbutia-t-elle. Pré-tendez-vous véritablement que vous ne pouvez aujourd'hui me laisser voir ma mère ?...

—Vous avez bien compris, mademoiselle, et je prétends cela en effet.

La jeune fille s'avança vers Frantz Rittner en joignant les mains comme on le fait pour implorer Dieu, et reprit :

—Oh ! monsieur, je ne puis vous croire ! Non, vous ne serez pas assez cruel pour me refuser la triste joie que je sollicite ! Le malheur qui nous frappe m'a blessée au cœur !... Voyez ce que je souffre !... ayez pitié... Hélas ! si vous ne pouvez me guérir, soulagez-moi du moins !... Soyez bon... conduisez-moi près de ma chère... Permettez-moi de la voir, ne fut-ce qu'une seconde !... Permettez-moi de l'embrasser, ne fût-ce qu'une fois !... Vous consentez, n'est-ce pas ? Oh ! dites-moi que vous consentez !

Le docteur secoua la tête.

—Il me coûte de vous affliger, mademoiselle, répliqua-t-il, malheureusement ce que vous souhaitez est impossible.

—Mais pourquoi, monsieur ? pourquoi ?

Parce que le premier devoir d'un médecin est de soustraire à tout danger, autant que cela dépend de lui, les malades confiés à sa garde.

—Et ma présence auprès de ma mère constituerait un danger pour elle ?... demanda la jeune fille tremblante.

—Oui, mademoiselle.

—Lequel ?

—Le plus grave de tous... Madame votre mère, éclairée par ce vague instinct qui surnage quand l'intelligence a sombré, vous reconnaîtrait peut-être...

—Eh bien ! interrompit Edmée. Que pourrait-il arriver de plus heureux ? Si elle me reconnaissait, ce serait le retour à la raison, ce serait le salut...

—Ou la mort... répondit le docteur d'une voix grave.

Edmée poussa un cri.

M. Delarivière, frissonnant, cacha son visage dans ses deux mains.

Fabrice, seul, demeura impassible. Il supposait bien que son complice jouait une sinistre comédie.

—La mort ! répéta la jeune fille avec une douloureuse épouvante.

—Oui, mademoiselle... Dans l'état où se trouve madame votre mère, une émotion trop violente peut la tuer comme une balle de revolver... C'est lentement, par gradations insensibles, que j'espère et que je compte ramener l'équilibre dans son esprit et soulever le voile qui fait la nuit dans son cerveau...

Le neveu du banquier prit la parole.

—Monsieur le docteur, demanda-t-il, depuis hier, sans doute, vous avez étudié notre chère malade ?

—Oui, monsieur, à plusieurs reprises.

—Avez-vous constaté quelque changement de bon augure dans sa situation mentale ?...

—Cette situation ne s'est point empirée, voilà tout, et c'est beaucoup... Le calme, l'isolement complet, triompheront du mal... Ce qu'il importe en ce moment d'éviter plus que tout au monde, c'est une secousse brusque dont les conséquences, je vous le répète, pourraient devenir tragiques.

—Je vous comprends, monsieur... murmura la jeune fille, très émue et les yeux pleins de larmes. Je m'explique le péril que vous signalez et je n'insiste plus pour l'entrevue que je souhaite avec tant d'ardeur... mais il existe certainement un moyen de concilier la prudence et mes désirs.

—Connaissez-vous ce moyen, mademoiselle ? fit Rittner non sans une nuance d'ironie,